

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Saphisme, mystique et littérature
Les Nuits de l'Underground de Marie-Claire Blais

Gabrielle Poulin

Number 12, November 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1978). Review of [Saphisme, mystique et littérature : *Les Nuits de l'Underground* de Marie-Claire Blais]. *Lettres québécoises*, (12), 6–8.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SAPHISME, MYSTIQUE ET LITTÉRATURE

Les Nuits de l'Underground,
de Marie-Claire Blais



L'univers de Marie-Claire Blais est complexe et il serait présomptueux de prétendre y entrer de plain-pied comme il serait simpliste et dangereux de projeter sur lui le regard pressé dont nous enveloppons pour les posséder les réalités qui, dans la vie quotidienne, font mine de nous opposer quelque résistance. L'on croyait bien connaître l'auteur d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* : pourquoi, dans bien des cas, n'a-t-on pas deviné le sourire de la narratrice et ne s'est-on pas laissé prendre par sa contagion quand on a lu *Une liaison parisienne* ? Je me demande parfois s'il n'y aurait pas lieu de relire, à la lumière de ses derniers romans, toute l'oeuvre prétendument noire de Marie-Claire Blais. Je ne suis pas sûre qu'on n'y retrouverait pas ce sourire ambigu de la romancière qui établit autour de son oeuvre, comme on pose un mur ou un voile, la distance protectrice et déroutante de l'ironie.

LES FORMES ET LES MOTS

À première vue, *les Nuits de l'Underground* sont un livre qu'on aura peut-être envie d'ajouter au dossier de la cause du lesbianisme, pour sa défense ou sa condamnation. Pourtant, en dépit de son caractère réaliste et actuel — pour ne pas dire à la mode —, ce roman n'a rien d'un document et encore moins d'un plaidoyer. Dans l'univers occulte où se terrent les disciples de Sappho, tout comme Geneviève qui interroge les formes, les

lumières et les ombres et tente de reproduire et de fixer la beauté pour enfin la posséder, la narratrice jette sur ces vies de femmes le regard lucide et apparemment détaché du témoin, qui, avant de chercher à comprendre, doit s'appliquer à voir et à transformer en paroles, sans les trahir, les gestes qu'on pose devant lui. Il n'y a aucune complaisance ni aucune volonté de choquer ou de scandaliser chez la narratrice. La description des amours entre femmes n'est pas faite par « un voyeur », mais elle est livrée à travers la perception que peut en avoir l'héroïne, cette Geneviève qui cherche dans un monde de reflets le secret de sa propre image.

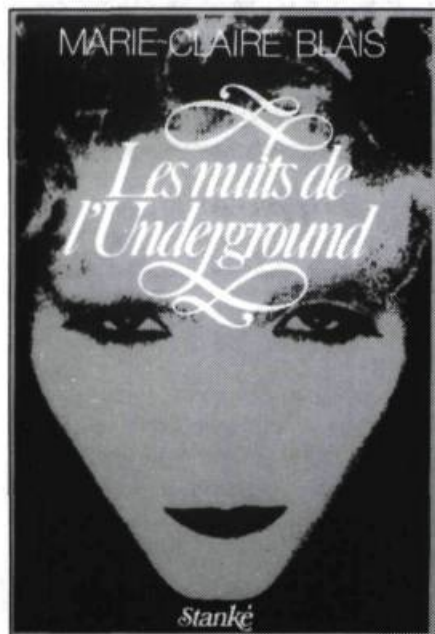
Le personnage de Geneviève, cependant, se distingue de celui de la narratrice comme la métaphore en s'en rapprochant s'éloigne de la réalité qui lui sert de support et comme l'art du sculpteur diffère de celui du romancier. Pour rendre compte de ce qu'elle voit, la narratrice ne peut tracer sur la feuille blanche que des signes noirs qui, à peine formés, ont tendance à s'affranchir de toute contrainte et à s'associer entre eux, au grand étonnement de l'écrivain lui-même, pour le meilleur et pour le pire. Si le sculpteur peut tenir dans ses mains son oeuvre achevée et recevoir « plus de joie » « d'une seule ligne juste » que de « la franche réalité », la romancière, elle, ne peut que s'abandonner presque aveu-

glément à la fécondité imprévisible des signes une fois qu'elle a consenti à leur libération. Certes, les mots renvoient au réel et le lecteur le moins averti sait bien que l'univers décrit par Marie-Claire Blais existe : « ces chaudes ténèbres d'un bar », ces femmes enlacées dans les maisons closes comme sur des toiles de Delvaux : paysage « de femmes nues, les unes, debout contre la cheminée, les autres, endormies ou à peine (car elles accueillent les nouvelles arrivées d'une moue féline qui ressemblait à un sourire), roulées en boules dans de hauts fauteuils ». Oui, tout cela est réel et nous sommes invités, à la suite de Geneviève, à nous transformer « en l'un de ces spectateurs tout de sombre vêtu », à entrer dans ce paysage, dans cet univers qui existe sans nous et en dehors de nous. Mais le costume sombre que nous portons et que, à l'exemple de Geneviève, nous refusons d'enlever, crée une distance très grande entre nous et ces formes alanguies que leur nudité éloigne de toute compromission et de tout contact avec l'étranger venu en étranger du dehors. Pendant cette nuit d'amour et de plaisirs, Geneviève gardera les yeux ouverts et continuera de contempler, au milieu de toutes ces formes offertes, la plus rapprochée, Lali, la seule qui lui demeure à ce point inaccessible qu'elle lui enlève jusqu'au sentiment de sa propre présence.

La narratrice elle aussi reste vigilante. Si Geneviève ne peut peindre sur le vif le visage de Lali — ces gestes déplacés ne font pas partie du rituel de l'Underground — rien n'empêche la narratrice de choisir, parmi les images qui traversent son esprit, celles qui lui semblent les plus propres à remplacer les impossibles croquis. Quand elle se retrouvera seule dans son atelier, le sculpteur arrachera à « l'argile assoiffée », au moyen de gestes qui ont à la fois la rudesse des coups et la douceur des caresses, la forme désormais apaisée, voire impassible, de l'amante inaccessible ou infidèle. Seule devant toutes ces feuilles vacantes comme les nuits blanches encore à venir, la narratrice, elle, doit tirer de sa propre substance le petit livre qui contient les regrets et le désir, les souffrances et la joie, qui dise la solitude et la fraternité, la fin et le commencement et embrasse dans une seule phrase interminable, la continuité de la vie qui file toujours son chemin vers la vieillesse et vers la mort.

LE SILENCE DES MYSTIQUES

Ce petit livre des « Nuits », les plus grands mystiques ont tenté de l'écrire pour rendre témoignage de l'expérience unique qu'il leur avait été donné de vivre comme en rêve, mais surtout pour retrouver l'image brûlante que les mots, comme des cris, hélas ! ne feront jamais qu'invoquer. Ce sont les mots eux-mêmes qui forment l'écran derrière lequel se dérobe le visage qu'ils avaient cru apercevoir dans le silence « d'une nuit obscure ». Comment parvenir, en effet, à décanter les signes de tous ces dépôts



que leur usage profane a formés au cours des siècles ? Peut-on, à l'exemple de l'Auteur du *Cantique*, parler de l'amour de Dieu comme de celui du Bien-Aimé et de la Bien-Aimée ? Qui aura le cœur assez pur pour lire ces dialogues enflammés et deviner quelque chose du caractère inénarrable de l'expérience mystique ? Aucun vocabulaire, fût-il liturgique, ne saurait projeter son ombre figée dans ces strophes lumineuses et vivantes. Les mystiques, on le sait, ont toujours été de grands solitaires et de grands marginaux au sein même de l'Église qui a dû attendre pour les honorer et en faire des statues qu'ils aient acquis la tranquillité rassurante des pierres.

SAPHISME ET LITURGIE

À leur façon, Geneviève et la narratrice des *Nuits de l'Underground* sont aussi des grandes solitaires qui, de temps en temps, doivent payer leur tribut à l'Église qui les revendique parmi ses fidèles. Ce terme d'Église pour désigner la communauté des disciples de Sappho et la grande religion féministe, si Marie-Claire Blais ne l'emploie pas — encore n'en suis-je pas tout à fait sûre — il est suggéré à chacune des pages de ce roman comme le point de référence auquel toutes les attitudes, tous les gestes et tous les rites sont constamment renvoyés. J'irai même jusqu'à dire que c'est dans la liturgie catholique, comme dans un musée religieux ou dans une sacristie, que la narratrice va chercher presque tout son matériel métaphorique : « le rayonnement d'une statue », les « gestes monastiques éclairés parfois d'une lueur de grâce », ces séraphins de tableaux « dont les plis sont en désordre », ces « Vierges bretonnes » sorties tout droit « des fresques des églises », « ces livres d'images aux calmes horreurs », voire cette « Pietà homosexuelle ». Si Léa a trouvé d'anciens bancs d'église pour meubler son restaurant, quoi d'étonnant que les gestes de l'amour tendent à se revêtir de signes qui évoquent le caractère sensible des sacrements : « L'échange des morceaux de pizza autour d'une même table prolongeait un peu encore la tendresse de la nuit... et les bouches s'ouvraient une à une pour cette communion pimentée... Ce rideau rouge d'un bar parisien que la tenancière referme « telle la grille d'un confessionnal »... Monastère, « nef païenne » où « se célèbre

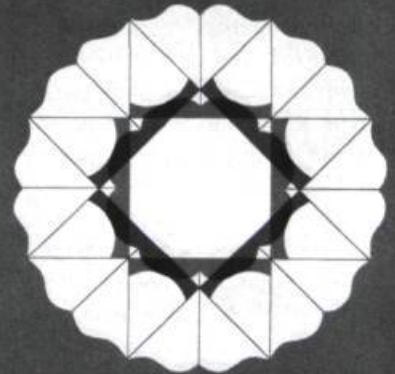
Vient de paraître

Cahiers du C.R.C.C.F.

PIERRE-HERVÉ LEMIEUX

ENTRE SONGE ET PAROLE

Structure du *Tombeau des rois* d'Anne Hébert



Éditions de l'Université d'Ottawa

Cet ouvrage procède de façon empirique. Utilisant l'oeuvre abondante d'Anne Hébert, l'auteur tente d'abord de préciser la consistance des symboles majeurs de chacun des vingt-sept poèmes, étudiés systématiquement l'un après l'autre. À la fin, il en extrait une grande structure symbolique (songe-parole), toute personnelle au poète, mais à laquelle celui-ci a conféré une dimension collective et québécoise : « Et voici que le songe accède à la parole. »

ENTRE SONGE ET PAROLE

de Pierre-Hervé Lemieux

249 p. - \$9.00

Éditions

de l'Université d'Ottawa
Ottawa, Ont. K1N 6N5

le culte de la vie », catacombes (Underground), où ces fidèles menacés par l'hostilité et la froideur des mâles et de toute la société (comme un hiver qui dure, dure) se tapissent en attendant le printemps comme une résurrection, l'avènement de la Vierge et de l'Enfant-Agneau comme une parousie. Voilà quelques-unes des images dont se sert Marie-Claire Blais pour mettre en lumière ces nuits de l'Underground. Elles sont si nombreuses dans le roman à être ainsi reliées par le courant de leur appartenance aux réalités d'un même culte qu'on pourrait presque parler ici de voile allégorique. Ce voile, la narratrice le maintient tendu sur la « nef païenne » pour en protéger les secrets, mais peut-être encore davantage pour rendre plus tangible la distance qu'elle se refuse à franchir pour participer totalement à ce culte. Que la liturgie catholique ait fourni au créateur d'Héloïse et de Jean Le Maire ce que j'appellerai un peu cavalièrement tout un système de références, n'a pas de quoi nous surprendre, mais en même temps nous laisse perplexe sur le

ton même du roman. L'écart entre les deux termes de la métaphore, le saphisme et le culte catholique, est tellement grand qu'il y a place dans cette distance pour que naisse, sinon l'humour, du moins une ironie certaine dont l'éclat rejailit à la fois sur les deux réalités ainsi rassemblées. Aussi serait-il vain et ridicule de vouloir classer le roman de Marie-Claire Blais parmi les oeuvres polémiques de la littérature féministe actuelle tout autant que (mais la tentation sera moins grande) de chercher à en faire une oeuvre de propagande catholique pour bibliothèque paroissiale.

L'ironie de Marie-Claire Blais, cependant, n'est pas agressive ni destructrice. Elle est seulement une façon de regarder les réalités présentes et de les « donner à voir » sans que leur éclat vif et fragmentaire vienne aveugler l'oeil intérieur qui, lui, reste ouvert et intact pour accueillir la lumière et la vie qui ont l'air si souvent d'être mêlées aux ténèbres, à la souffrance et la mort.

Il y aurait encore beaucoup à dire de ce

roman. Heureusement, Marie-Claire Blais compte maintenant parmi les classiques de notre littérature et *les Nuits de l'Underground*, comme ses autres romans, sont promises à un long destin critique. Elles n'auront peut-être pas tout le succès d'*Une saison*... Il reste qu'elles témoignent de la maturité de la romancière qui ose écrire, tout en se moquant un peu de la phrase proustienne, ce qu'on pourrait appeler sa recherche « des vies perdues ». Sa propre lucidité lui permet de plonger dans les nuits souterraines sans s'y enliser et de revenir, sans avoir besoin d'aucun Orphée, rendre témoignage de cette descente à la façon des véritables créateurs qui, dans leur effort pour exprimer la vérité et la beauté, doivent avoir l'humilité des mystiques et recourir aux métaphores humaines, les plus brûlantes il est vrai, quand ils veulent narrer l'inénarrable.

Gabrielle Poulin

* Marie-Claire Blais, *Les Nuits de l'Underground*. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké Ltée, 1978, 267 p.

Les nouvelles voix romanesques

QUAND UN ANGE SOUFFRE DE COLIQUES

Tu regardais intensément Geneviève

de Fernand Ouellette

Le roman de Fernand Ouellette était attendu depuis plusieurs mois. Il avait été annoncé il y a un an déjà. Sa publication fut retardée puis finalement *Tu regardais intensément Geneviève* fut mis en circulation à la fin du mois de septembre dans sa maquette où apparaît un dessin original de Roland Giguère sur un fond pres-

que jaune caca d'oie. Le texte était précédé d'une « note » de François Ricard. Une sorte d'avertissement avant d'aller plus loin. Le co-directeur de la collection « Prose entière » tenait à préciser au lecteur que le roman de Ouellette « n' (avait) rien de ce qu'on appelle communément un « roman poétique » : c'

(était) au contraire une oeuvre d'un réalisme dur, pénétrant, presque intenable, beaucoup plus près de l'aveu que du rêve, de la confession que de l'évocation, de la brûlure que de la fulgurance (p. 7) ».

Ces précautions et mystères qui avaient entouré la parution du premier